

NOTES ET MÉLANGES

Rencontres à la Dernière Heure

Quelques récits eschatologiques en Islam égyptien

par Luc BARBULESCO *

On sait que l'islam réserve au Christ une place éminente, la place et le statut d'un prophète véritable, venu immédiatement avant Mahomet, le « sceau des Prophètes ». On sait que les musulmans arguent souvent de ce privilège reconnu au Christ dans leur propre religion pour se présenter comme plus tolérants et plus ouverts que les chrétiens, puisque ceux-ci sont bien éloignés d'accorder au prophète de l'islam une place équivalente. Que cette controverse soit fondée en fait sur de fausses prémisses, chacun le sent bien, mais peu le disent. Au fond, dans les tentatives actuelles de dialogue, la volonté d'ouverture aux religions non chrétiennes, d'un côté, et le rappel du statut spécial accordé à la personne du Christ, de l'autre, ne peuvent empêcher les interlocuteurs de bonne foi de buter sur des divergences ou des contradictions insurmontables.

Ce qui importe davantage, et que l'on connaît moins, ce sont les modes vécus selon lesquels, dans les pays à dominance musulmane, comme l'Égypte, chrétiens et musulmans parviennent à coexister au sein d'une même société. Si nous jetons un regard sur cette coexistence, qui est loin d'être un modèle idéal, empressons-nous de le dire, mais qui, assurément, existe, nous découvrirons un grand nombre de « modes d'exister avec l'autre », tant au niveau de la vie quotidienne qu'à celui de la pratique religieuse, même si, ce faisant, nous restons assez loin, sans doute, des sphères abstraites où se déroule, sans cesse repris et jamais achevé, le dialogue islamo-chrétien.

Laissant de côté les aspects sociaux de cette coexistence — ils requerraient à eux seuls toute une étude, qui n'a été faite jusqu'ici que partiellement —, nous tâcherons de donner quelques indications sur les aspects proprement théologiques de cette coexistence, sachant que c'est

* M. Luc Barbulesco, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé en Lettres classiques, a enseigné la linguistique à l'Université du Caire. Chrétien orthodoxe et arabisant, il poursuit au Caire des recherches sur la civilisation ancienne de l'Égypte, sur l'histoire des Coptes et sur l'islam.

à ce niveau que se situent les contradictions les plus aiguës, mais aussi les racines communes des deux religions et leur terrain fondamental d'entente — et de mésentente.

Nous espérons essentiellement montrer que, par-delà les données traditionnelles de la question, données bien connues et que nous rappellerons pour mémoire, retraçant les lignes essentielles d'une christologie musulmane, se trouve un autre domaine, fort riche, et ouvert aux spéculations théologiques depuis l'origine, chez les chrétiens comme chez les musulmans — aussi bien ces derniers continuent-ils à réfléchir sur un domaine que les chrétiens ont quelque peu tendance à négliger aujourd'hui — celui de la spéculation eschatologique : c'est là précisément que nous pensons pouvoir discerner des éléments christiano-musulmans permettant de dépasser ou de contourner les traditionnelles divergences. La littérature apocalyptique judéo-chrétienne dessinait l'image d'un monde de la Fin, où s'abolissaient les différences entre les sectes monothéistes ; qui sait si la littérature de l'Heure, essentiellement musulmane, très abondante en Egypte aujourd'hui, n'a pas pour effet de neutraliser la controverse islamo-chrétienne ?



Avant d'entrer dans le détail de l'exposé des signes de l'Heure (*'alâmât as-sâ'a*)¹, il convient de rappeler quelle est la place faite au Christ dans l'Islam².

Jésus, appelé souvent dans le Coran fils de Marie (*'aïssa ibn maryam*) est considéré comme un prophète de Dieu, de la lignée d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse, et, à ce titre, il est honoré et glorifié ; plusieurs propos mis dans la bouche de Mahomet lui assignent une place prééminente parmi tous les prophètes qui l'ont précédé lui-même ; Jésus est, exactement, le dernier paru avant lui : « entre lui et moi, il n'y a pas de prophète ».

A la différence de tous les envoyés de Dieu, y compris Mahomet, Jésus a reçu ce privilège de naître, sans père, du sein d'une vierge ; la tradition musulmane le rapproche explicitement d'Adam, lui aussi né sans père, à partir du Souffle divin vivifiant l'argile. L'acte créateur opérant par l'effet unique de l'injonction divine : Sois (*kun*) ; toutes les choses et tous les êtres créés le sont par cette parole, et les causes diverses que l'on voit à l'œuvre dans la nature, qu'elles soient matérielles ou instrumentales, ne sont jamais que des causes secondes ; ainsi la naissance-crédation de Jésus — et d'Adam — à partir du seul Fiat divin, apparaît-elle pour la pensée musulmane comme le cas particulier

1. Le mot « heure » se trouve déjà employé dans l'apocalyptique judéo-chrétienne : « Sur ce jour ou cette heure — *peri de tês hêmeras ekeinês ê tês hôras* — personne ne sait rien, ni les anges du Ciel, ni le Fils, seul le Père en a la connaissance ». (Marc 13, 22).

2. Voir, à ce sujet, le beau livre de Roger ARNALDEZ, *Jésus, fils de Marie, prophète de l'Islam*, Paris, éd. Desclée, 1981.

de la causalité divine opérant à nu, en quelque sorte, sans accompagnement d'aucune cause seconde.

C'est ainsi que s'explique, au sein de cette pensée, le nom de « parole de Dieu » donné par le Coran à Jésus : « Les anges (dans un autre passage : l'ange) dirent : Marie, Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'une parole venant de lui ; son nom est le Messie, Jésus, fils de Marie » (Coran 3, 45). Cette parole (*kalima*) que l'on serait tenté, par hâte conciliatrice, de considérer comme la traduction du *Logos theou*, est donnée à comprendre, par la plupart des commentateurs, comme le résultat d'un acte créateur, et non comme une Personne : on dit « parole » au sens d'effet d'un acte de parole, par métonymie : Jésus est « parole de Dieu » car il est l'effet du Fiat divin. Il est d'ailleurs possible, et même probable, que l'expression arabe provienne de l'expression théologique formulée en grec au IV^e siècle, aux Conciles de Nicée et de Constantinople, soit deux siècles avant l'apparition de l'Islam ; reste que, passant d'un univers à l'autre, d'un discours théologique à l'autre, le mot, resté le même, change de sens.

Le second privilège accordé à Jésus, dans l'Islam, est d'avoir été enlevé au ciel sans souffrir les affres de la mort corporelle : « Dieu dit : Jésus, Je vais te rappeler à Moi, et t'élever à Moi » (Coran 3, 55). De fait, la formule toujours utilisée par les musulmans pour parler de la fin de la mission terrestre du Christ est de dire : « lorsqu'il fut élevé », « lors de son élévation »... Et l'on sait que l'Islam se fait l'écho — inconscient — de l'hérésie autrement oubliée du docétisme lorsqu'il professe que la crucifixion ne fut qu'« apparence ».

Ce statut tout à fait à part accordé au Christ en Islam ne dissimule pas néanmoins, bien plus il révèle avec la plus grande clarté la question fondamentale, et la seule finalement, qui oppose les deux théologies : celle de la filiation divine du Christ. Et c'est peut-être parce que, là-dessus, toute controverse est absolument impossible, d'un côté comme de l'autre, et partant tout dialogue suspendu avant même d'être instauré — il arrive parfois que le débat purement théologique se développe, mais alors unilatéralement et derrière les voiles de la recherche historique appliquée aux époques anciennes, antérieures à l'Islam : ainsi de cet ouvrage érudit paru récemment sur la vie et l'œuvre de saint Athanase et où l'on travaille à démontrer, avec une passion apologétique étonnante, la fausseté pernicieuse des doctrines d'Arius... — c'est peut-être donc parce que tout contact entre chrétiens et musulmans est impossible aujourd'hui sur ce qui, fondamentalement, les oppose, que le recours à un autre terrain, celui de l'eschatologie, peut apparaître, terrifiant mais bienvenu détour, comme un moyen de rencontre.

*

Une abondante littérature, qui se présente sous la forme de petits livres disponibles partout pour un prix modique, traite de la venue de l'Heure et des signes annonciateurs de cette venue. Ces petits livres

écrits par des musulmans, mais, croyons-nous, point uniquement à eux destinés, adoptent tous la forme d'un traité, passant méthodiquement en revue les divers signes de la fin des temps et s'appuyant pour cela sur un ensemble de références classiques, tirées du corpus des « traditionnistes » musulmans (c'est-à-dire des auteurs qui, au cours des premiers siècles de l'Islam, ont collecté et rangé systématiquement toutes les paroles et sentences attribuées au Prophète). On s'aperçoit vite, à parcourir ces livres que, parmi les signes de la fin des temps (la venue du Mahdi, la sortie de Yagog et Magog, le lever occidental du soleil...), l'un d'eux occupe une place particulièrement importante, c'est celui que constitue la seconde venue du Christ.

Quels sont les éléments de cette parousie musulmane ? (Notons que si les chrétiens arabes parlent de *magui al-thâni* : « seconde venue », les musulmans, eux, parlent, pour désigner le même événement, de *nuzûl 'aïssa* : « descente de Jésus »).

Jésus descend du ciel aux premières heures de l'aube, appuyé de ses mains sur deux anges, et vient s'asseoir, dans la mosquée au minaret blanc (à l'est de Damas) sur le minbar (chaire du prédicateur). Les musulmans, les chrétiens et les juifs entrent en foule dans la mosquée, si nombreux qu'un objet jeté d'en haut ne saurait tomber à terre, tellement les têtes des assistants se trouvent serrées les unes contre les autres ; s'avancent un muezzin, un porteur de trompe (il s'agit sans doute du *shofar*) et un porteur de *nâqous* (on désigne ainsi en Orient arabe ce que les Byzantins appellent simandre et les Roumains *toaca* : une planche de bois sur laquelle on frappe pour convoquer à la prière) ; ils procèdent à une sorte de tirage au sort et c'est le sort des musulmans qui est tiré ; alors, chrétiens et juifs sortent de la mosquée, l'appel à la prière retentit et Jésus prie avec les musulmans.

C'est après cette prière que, Jésus sortant de la mosquée, se situe l'épisode du combat victorieux contre l'Antichrist. Il est à la fois curieux et très significatif de voir la tradition musulmane donner à l'Antichrist le nom de *massih* c'est-à-dire un nom parfaitement homonyme de celui qui, venu de l'hébreu et passé par l'arabe, a donné en français « Messie ». A cela la tradition donne plusieurs explications : le mot *massih* quand il s'applique à l'Antichrist signifierait « borgne » (le mot est alors rapproché du participe *mamsuh*, qui joint au mot œil peut signifier « effacé, fermé ») ; on sait que lorsqu'il s'applique au Christ le mot dérive, très régulièrement, d'un usage du verbe *massaha*, « oindre ». Afin de lever la difficulté certains traditionnistes proposent de lire, quand il s'agit de l'Antichrist : *massikh*, où l'on aurait un verbe différent (*mas-sakha*) impliquant l'idée de difformité, de laideur (c'est cette racine d'ailleurs que, par des voies assez indirectes l'on retrouve dans le mot français « masque » ; songeons surtout à l'usage ancien du mot : « une petite masque ») : on opposerait ainsi le *massih* « celui qui a été créé (les musulmans, on l'a vu, ne parlent pas de naissance) dans la beauté » au *massikh* : « celui qui a été créé difforme » ; et l'on rappelle alors un récit de Mahomet, qui raconte avoir vu en rêve le Christ effectuant le

rite de la circumambulation autour de la Kaaba : il le décrit comme un beau jeune homme brun aux cheveux lisses et flottants, suivi par l'Antichrist, qui est borgne.

Néanmoins la plupart des commentateurs préfèrent s'en tenir à la leçon traditionnelle et donner le même nom au Christ et à l'Antichrist, trouvant sans doute dans cette équivoque sur le nom à la fois une manière de nourrir le goût qu'ont les grammairiens arabes pour les « homonymes de sens contraire » (les *addâd* : des listes très riches de ces mots ambigus, signifiant à la fois une chose et son contraire, ont été dressées par les grammairiens, permettant une spéculation philosophique au travers des paradoxes de la langue : des grammairiens-philosophes se sont ainsi volontiers laissé percer par la flèche ailée de certains mots, qui volent et qui ne volent pas, mais ne cessent pas de vibrer), et aussi une manière de rendre sensible cette vérité théologique, déjà affirmée avec force dans les passages apocalyptiques des Evangiles : le Christ sera précédé, non pas d'un mais de nombreux *pseudochristoi* et la multiplication de ces faux messies est explicitement donnée par la tradition chrétienne comme un signe des temps (cf. Marc 13, 22).

Après la prière, Jésus sort et poursuit les armées de l'Antichrist ; il les rejoint à la porte de Lud, près de Jérusalem (aujourd'hui Lod) et les défait ; l'Antichrist, pris de crainte, fond comme fond le bloc de sel au soleil ; il cherche à s'échapper par la ruse et il feint de prier ; mais sa prière est dite à contre-temps (c'est-à-dire en dehors des cinq temps de la journée fixés pour la prière) et Jésus le frappe de sa lance et le tue. Certaines versions montrent la fuite des armées de l'Antichrist, composées dans leur intégralité de juifs : ceux-ci se cachent derrière les arbres, les pierres, les murs, mais les arbres, les pierres et les murs prennent alors la parole pour les dénoncer à leurs poursuivants. On peut voir dans cette limitation aux seuls juifs de la colère divine une façon d'associer les chrétiens aux musulmans, comme il est assez fréquent dans la tradition musulmane d'ailleurs.

Notons encore un autre signe de cette volonté de s'associer les chrétiens dans le cadre apocalyptique de la fin des temps : un mot du Prophète, rapporté par sa jeune femme Aïcha, assigne une durée de quarante ans à la vie terrestre du Christ. Une autre tradition précise que, lors de sa seconde venue, le Christ reste sept ans sur terre après avoir tué l'Antichrist et qu'il établit le règne de la justice. Les commentateurs modernes en concluent que les quarante années auxquelles Mahomet a fait allusion se décomposent en trente-trois ans de mission historique plus sept ans de règne à la fin des temps.

Enfin il est particulièrement significatif de relever que, parmi les actions accomplies par Jésus, fils de Marie, lors de sa seconde venue, figurent le « bris de la croix » et le « dépôt de la *giziya* » : si Jésus « brise la croix » et « dépose » c'est-à-dire abolit la *giziya* (l'impôt de capitation payé par les chrétiens en pays d'Islam afin de bénéficier de la protection de l'Etat musulman : sans doute cet impôt a-t-il été supprimé

en Egypte au siècle dernier, mais il reste le symbole du statut inférieur du chrétien, statut aujourd'hui aboli formellement mais demeuré vivace dans les mœurs et les mentalités) ; cela signifie que toute distinction disparaît entre les tenants des deux religions, désormais unis dans la même communauté : on voit que cette union, proprement utopique, n'est atteinte que par un saut, loin des circonstances présentes, au niveau eschatologique.

*

Un *hadith* (propos rapporté de Mahomet), parlant des jours de l'Antichrist, donne le conseil suivant : « Si vous retenez par cœur les dix premiers versets de la sourate de la Caverne, vous serez protégés de l'Antichrist » ; on lit précisément au quatrième verset de la sourate : « Il (sc. le Livre de Dieu) avertit ceux qui ont dit : Dieu s'est donné un fils. » On voit par là que, sans doute, le souci de la controverse fondamentale demeure jusqu'aux Derniers Jours, mais aussi que, le cadre de cette controverse étant alors bouleversé, la mention de cette pierre d'achoppement, de ce scandale qui se tient entre les deux communautés, n'empêche plus la réunion et le combat commun contre l'Ennemi commun. Et l'on sait par ailleurs que la parabole édifiante racontée précisément par cette fameuse sourate de la Caverne peut fonctionner comme une image anticipée de la fin des temps : les sept jeunes gens d'Ephèse endormis par leur Seigneur dans une caverne avec leur chien sont ressuscités 309 ans plus tard avec le sentiment d'avoir dormi une nuit. Plongés dans une mort apparente et ensevelis dans le tombeau d'une caverne pour avoir, selon la tradition, refusé de sacrifier aux dieux païens, ils reviennent à la vie en l'année 448, soit quelques années après la tenue dans cette même ville d'Ephèse du Concile de la Theotokos...

C'est sans doute par cette sourate (que Massignon appelait « l'Apocalypse de l'Islam ») et aussi, pour les mêmes raisons, par les récits eschatologiques que, davantage que partout ailleurs, musulmans et chrétiens voient se croiser leurs langages.